

Alexandre y régnoit, et offroit à la Grèce un spectacle dont je n'avois pas d'idée, car je n'avois jamais vu de tyran. Le trône sur lequel il étoit assis, fumoit encore du sang de ses prédécesseurs. J'ai dit que Jason avoit été tué par des conjurés; ses deux frères Polydore et Polyphron lui ayant succédé, Polyphron assassina Polydore¹, et fut bientôt après assassiné par Alexandre, qui régnoit depuis près de onze ans², quand nous arrivâmes à Phères.

Ce prince cruel n'avoit que des passions avilies par des vices grossiers. Sans foi dans les traités, timide et lâche dans les combats, il n'eut l'ambition des conquêtes que pour assouvir son avarice, et le goût des plaisirs que pour s'avandonner aux plus sales voluptés³.

Un tas de fugitifs et de vagabonds noircis de crimes, mais moins scélérats que lui, devenus ses soldats et ses satellites, portoient la désolation dans ses états et chez les peuples voisins. On l'avoit vu entrer, à leur tête, dans une ville alliée, y rassembler, sous divers prétextes, les citoyens dans la place publique, les égorger, et livrer leurs maisons au pillage⁴. Ses armes eurent d'abord quelques

¹ Xenoph. hist. græc. l. 6. p. 600.

² Diod. Sic. lib. 15, p. 374.

³ Plut. in Pelop. t. I,

p. 293.

⁴ Diod. Sic. lib. 15, p. 385. Plut. in Pelop. ibid.

Pausan. lib. 6, p. 463.

succès; vaincu ensuite par les Thébains, joints à divers peuples de Thessalie¹, il n'exerçoit plus ses fureurs que contre ses propres sujets: les uns étoient enterrés tout en vie²; d'autres, revêtus de peaux d'ours ou de sangliers, étoient poursuivis et déchirés par des dogues dressés à cette espèce de chasse. Il se faisoit un jeu de leurs tourmens, et leurs cris ne servoient qu'à endurcir son ame. Cependant il se surprit un jour prêt à s'émeouvoir: c'étoit à la représentation des Troyennes d'Euripide; mais il sortit à l'instant du théâtre, en disant qu'il auroit trop à rougir, si, voyant d'un œil tranquille couler le sang de ses sujets, il paroisoit s'attendrir sur les malheurs d'Hécube et d'Andromaque³.

Les habitans de Phères vivoient dans l'épouvante et dans cet abattement que cause l'excès des maux, et qui est un malheur de plus. Leurs soupirs n'ossoient éclater, et les vœux qu'ils formoient en secret pour la liberté, se terminoient par un désespoir impuissant.

Alexandre, agité des craintes dont il agitoit les autres, avoit le partage des tyrans, celui de haïr et d'être haï. On démêloit dans ses yeux, à travers l'empreinte de sa cruauté, le trouble, la défiance et la terreur qui

¹ Diod. Sic. l. 15. pag. 390.

² Plut. ibid.

Tome IV.

³ Ælian. var. hist. lib. 14, c. 40. Plut. in Pelop. t. I, p. 293.

tourmentoient son ame : tout lui étoit suspect. Ses gardes le faisoient trembler. Il prenoit des précautions contre Thébé son épouse, qu'il aimoit avec la même fureur qu'il en étoit jaloux, si l'on peut appeler amour la passion féroce qui l'entraînoit auprès d'elle. Il passoit la nuit au haut de son palais, dans un appartement où l'on montoit par une échelle, et dont les avenues étoient défendues par un dogue qui n'épargnoit que le roi, la reine, et l'esclave chargé du soin de le nourrir. Il s'y retiroit tous les soirs, précédé par ce même esclave qui tenoit une épée nue, et qui faisoit une visite exacte de l'appartement¹.

Je vais rapporter un fait singulier, et je ne l'accompagnerai d'aucune réflexion. Eudémus de Chypre, en allant d'Athènes en Macédoine, étoit tombé malade à Phères²: comme je l'avois vu souvent chez Aristote, dont il étoit l'ami, je lui rendis pendant sa maladie tous les soins qui dépendoient de moi. Un soir que j'avois appris des médecins, qu'ils désespéroient de sa guérison, je m'assis auprès de son lit; il fut touché de mon affliction, me tendit la main, et me dit d'une voix mourante: Je dois confier à votre amitié un secret qu'il seroit dangereux de révé-

¹ Cicér. de offic. lib. 2, c. 7, t. 3, p. 233. Valer. Max. l. 9, c. 13.

² Aristot. ap. Cicér. de divin. l. 1, c. 25, t. 3, p. 22.

ler à tout autre qu'à vous. Une de ces dernières nuits, un jeune homme d'une beauté ravissante m'apparut en songe; il m'avertit que je guérirais, et que dans cinq ans je serois de retour dans ma patrie: pour garant de sa prédiction, il ajouta que le tyran n'avoit plus que quelques jours à vivre. Je regardai cette confidence d'Eudémus comme un symptôme de délire, et je rentrai chez moi pénétré de douleur.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes éveillés par ces cris mille fois réitérés: Il est mort, le tyran n'est plus; il a péri par les mains de la reine. Nous courûmes aussitôt au palais; nous y vîmes le corps d'Alexandre, livré aux insultes d'une populace qui le fouloit aux pieds¹, et célébroit avec transport le courage de la reine. Ce fut elle en effet qui se mit à la tête de la conjuration, soit par haine pour la tyrannie, soit pour venger ses injures personnelles. Les uns disoient qu'Alexandre étoit sur le point de la répudier; d'autres, qu'il avoit fait mourir un jeune Thessalien qu'elle aimoit²; d'autres enfin, que Pélolidas, tombé quelques années auparavant entre les mains d'Alexandre, avoit eu, pendant sa prison, une entrevue avec la reine, et l'avoit exhortée à dé-

¹ Plut. in Pelop. t. 1, 298. Quintil. l. 7, c. 1, p. 410.

² Xenoph. hist. græc. l. 6, p. 601.

livrer sa patrie, et à se rendre digne de sa naissance¹; car elle étoit fille du roi Jason. Quoi qu'il en soit, Thébé ayant formé son plan, avertit ses trois frères Tisiphonus, Pytholaüs et Lycophon, que son époux avoit résolu leur perte; et dès cet instant, ils résolurent la sienne. La veille, elle les tint cachés dans le palais²: le soir, Alexandre boit avec excès, monte dans son appartement, se jette sur son lit, et s'endort. Thébé descend tout de suite, écarte l'esclave et le dogue, revient avec les conjurés, et se saisit de l'épée suspendue au chevet du lit. Dans ce moment, leur courage parut se ralentir; mais Thébé les ayant menacés d'éveiller le roi s'ils hésitoient encore, ils se jetèrent sur lui, et le percèrent de plusieurs coups.

J'allai aussitôt apprendre cette nouvelle à Eudémus, qui n'en parut point étonné. Ses forces se rétablirent: il périt cinq ans après en Sicile; et Aristote, qui depuis adressa un dialogue sur l'ame à la mémoire de son ami³, prétendoit que le songe s'étoit vérifié dans toutes ses circonstances, puisque c'est retourner dans sa patrie que de quitter la terre⁴.

Les conjurés, après avoir laissé respirer

¹ Plut. in Pelop. t. 1, 967.

² Id. ibid. ⁴ Cicer. de divin. l. 1

³ Id. ibid. c. 25, t. 3, p. 22.

⁴ Id. in Dion. t. 1, p.

pendant quelque temps les habitans de Phères, partagèrent entre eux le pouvoir souverain, et commirent tant d'injustices, que leurs sujets se virent forcés d'appeler Philippe de Macédoine à leurs secours¹. Il vint, et chassa non-seulement les tyrans de Phères, mais encore ceux qui s'étoient établis dans d'autres villes. Ce bienfait a tellement attaché les Thessaliens à ses intérêts², qu'ils l'ont suivi dans la plupart de ses entreprises, et lui en ont facilité l'exécution.

Après avoir parcouru les environs de Phères, et sur-tout son port qu'on nomme Pagase, et qui en est éloigné de 90 stades³*, nous visitâmes les parties méridionales de la Magnésie; nous prîmes ensuite notre route vers le nord, ayant à notre droite la chaîne du mont Pélion. Cette contrée est délicieuse par la douceur du climat, la variété des aspects, et la multiplicité des vallées que forment, sur-tout dans la partie la plus septentrionale, les branches du mont Pélion et du mont Ossa.

Sur un des sommets du mont Pélion s'élève un temple en l'honneur de Jupiter; tout auprès est l'autre célèbre, où l'on prétend que Chiron avoit anciennement établi sa de-

¹ Diod. Sic. lib. 16, p.

³ Strab. l. 9, p. 436.

² Id. ibid. ^{*} Trois lieues de 1005,

³ Isocr. orat. ad Philip. toises.

t. 1, p. 238.

meure ¹, et qui porte encore le nom de ce Centaure. Nous y montâmes à la suite d'une procession de jeunes gens, qui tous les ans vont, au nom d'une ville voisine, offrir un sacrifice au souverain des dieux. Quoique nous fussions au milieu de l'été, et que la chaleur fût excessive au pied de la montagne, nous fûmes obligés de nous couvrir, à leur exemple, d'une toison épaisse. On éprouve en effet sur cette hauteur un froid très rigoureux, mais dont l'impression est en quelque façon affoiblie par la vue superbe que présentent d'un côté les plaines de la mer, de l'autre celles de la Thessalie.

La montagne est couverte de sapins, de cyprès, de cèdres, de différentes espèces d'arbres ² et de simples, dont la médecine fait un grand usage ³. On nous montra une racine, dont l'odeur, approchant de celle du thym, est, dit-on, meurtrière pour les serpents, et qui, prise dans du vin, guérit de leurs morsures ⁴. On y trouve un arbuste dont la racine est un remède pour la goutte, l'écorce pour la colique, les feuilles pour les fluxions aux yeux ⁵; mais le secret de la préparation est entre les mains d'une seule

¹ Pindar. pyth. 4, v. 181. Dicæarch. ap. Geogr. min. t. 2, p. 29.

² Dicæarch. ap. Geogr. min. t. 2, p. 27.

³ Id. ibid. p. 30. Theo-

phr. hist. plant. l. 4, c. 6, p. 367; l. 9, c. 15, pag.

1117.

⁴ Dicæarch. ibid. pag.

281.

⁵ Id. ibid. p. 30.

famille, qui prétend se l'être transmis de père en fils, depuis le centaure Chiron, à qui elle rapporte son origine. Elle n'en tire aucun avantage, et se croit obligée de traiter gratuitement les malades qui viennent implorer son secours.

Descendus de la montagne, à la suite de la procession, nous fûmes priés au repas qui termine la cérémonie: nous vîmes ensuite une espèce de danse particulière à quelques peuples de la Thessalie, et très propre à exciter le courage et la vigilance des habitans de la campagne ¹. Un Magnésien se présente avec ses armes; il les met à terre, et imite les gestes et la démarche d'un homme qui, en temps de guerre, sème et laboure son champ. La crainte est empreinte sur son front, il tourne la tête de chaque côté, il aperçoit un soldat ennemi qui cherche à le surprendre; aussitôt il saisit ses armes, attaque le soldat, en triomphe, l'attache à ses bœufs, et le chasse devant lui. Tous ces mouvemens s'exécutent en cadence au son de la flûte.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Sycurium. Cette ville, située sur une colline, au pied du mont Ossa, domine de riches campagnes. La pureté de l'air et l'abondance des eaux la rendent un des plus

¹ Xenoph. exped. Cyr. l. 6, p. 371.

agréables séjours de la Grèce ¹. De là jusqu'à Larisse, le pays est fertile et très peuplé. Il devient plus riant, à mesure qu'on approche de cette ville, qui passe avec raison pour la première et la plus riche de la Thessalie : ses dehors son embellis par le Pénée, qui roule auprès de ses murs des eaux extrêmement claires ².

Nous logeâmes chez Amyntor, et nous trouvâmes chez lui tous les agrémens que nous devions attendre de l'ancienne amitié qui le lioit avec le père de Philotas.

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce canton, désigne plus particulièrement celle que forment, en se rapprochant, le mont Olympe et le mont Ossa : c'est le seul grand chemin pour aller de Thessalie en Macédoine. Amyntor voulut nous accompagner. Nous primes un bateau, et au lever de l'aurore nous nous embarquâmes sur le Pénée, le 15 du mois métageitnion ^{*}. Bientôt s'offrirent à nous plusieurs villes, telles que Phalanna, Gyrtou, Elaties, Mopsium, Homolis ; les unes placées sur les bords du fleuve, les autres sur les hauteurs voisines ³. Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux

¹ Liv. lib. 42, c. 54.

² Plin. lib. 4, c. 8, t. I, p. 200.

^{*} Le 10 Août de l'an 357. avant J. C.

³ Liv. l. 42, c. 61.

sont moins pures que celles du Pénée ¹, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ 160 stades ²*, C'est là que commence la vallée, et que le fleuve se trouve resserré entre le mont Ossa qui est à sa droite, et le mont Olympe qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de 10 stades**.

Suivant une ancienne tradition, un tremblement de terre sépara ces montagnes, et ouvrit un passage aux eaux qui submergeoient les campagnes ³. Il est d'ailleurs certain que si l'on fermoit ce passage, le Pénée ne pourroit plus avoir d'issue ; car ce fleuve, qui reçoit dans sa course plusieurs rivières, coule dans un terrain qui s'élève par degrés, depuis ses bords jusqu'aux collines et aux montagnes qui entourent cette contrée. Aussi disoit-on, que si les Thessaliens ne s'étoient soumis à Xerxès, ce prince auroit pris le parti de s'emparer de Gonnus, et d'y construire une barrière impénétrable au fleuve ⁴.

Cette ville est très importante par sa situation : elle est la clef de la Thessalie du côté de la Macédoine ⁵, comme les Thermopyles le sont du côté de la Phocide.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-

¹ Homer. Iliad. 2, v. 754. Strab. l. 9, p. 441.

² Liv. l. 36, c. 10.

^{*} Six lieues et 120 toises.

^{**}

960 toises. Voyez la

note à la fin du volume.

³ Herod. lib. 7. c. 129. Strab. l. 9, p. 430.

⁴ Herod. ibid. cap. 130.

⁵ Liv. l. 42, c. 67.

est ¹; sa longueur est de 40 stades ²*, sa plus grande largeur d'environ 2 stades $\frac{1}{2}$ ³** ; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paroît être que de 100 pieds ⁴***.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante ⁵. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal ⁶; et des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque par-tout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure ⁷. Des grottes percées dans les flancs des montagnes ⁸, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asyle du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnoit le plus, étoit une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ail-

¹ Pocock, t. 3, p. 152.
Note mss. de M. Stuart.

² Plin. l. 4, c. 8, t. I.
p. 200. Liv. l. 44, c. 6.

* Environ une lieue et demie. Je donne toujours à la lieue 2500 toises.

³ Note mss. de M. Stuart.

** Environ 236 toises.

⁴ Plin. *ibid.* Ælian. var. hist. lib. 3, c. I. Périzon. *ibid.* Salmas. in Solin.

p. 583.

*** Environ 94, de nos pieds.

⁵ Theophr. hist. pl. l. 4, c. 6. Catul. epithal. Pel. et Thetid. Plut. in Flamin. p. 370. Hesych. in *Temp.*

⁶ Ælian. var. hist. l. 3, c. I.

⁷ Pocock. descr. of the east. t. 3, p. 152.

⁸ Note mss. de M. Stuart.

leurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici, on diroit que la nature veut imiter l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec les bouquets de bois placés au pied de l'Olympe ¹. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc ², s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect, et même au souvenir de cette charmante vallée: au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps elle est toute émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants ³ à qui la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée, et mes regards, quoique distraits

¹ Note mss. de M. Stuart. 2, pag. 41.

² Ælian. var. hist. l. 3, c. I. Plin. l. 16, c. 44, t.

³ Plin. lib. 4, c. 8, t. I; p. 200.

par une foule d'objets délicieux, revenoient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyois ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés¹; tantôt m'approchant du rivage, je contemplois le cours paisible de ses ondes² qui sembloient se soutenir mutuellement, et remplissoient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disois à Amyntor: Telle est l'image d'une ame pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres; elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. Amyntor me répondit: Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit.

Alors il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les Dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il ébranlé par la violence de ses chûtes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues fortement comprimées cherchoient à forcer un passage. Elles se heurtoient, se soulevoient, et tomboient, en mugissant, dans un gouffre, d'où elles s'élançoient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

¹ Plin. t. 1, p. 200.

² Ælian. var. hist. l. 3,

c. 1. Procop. édif. l. 4, c.

3, pag. 72.

Mon ame étoit occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi; je me retrouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, environnées dans toute leur hauteur par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erroient pèssamment parmi des arbres funèbres, ou restoient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous, je vis la nature en ruine: les montagnes écroulées étoient couvertes de leurs débris, et n'offroient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes? Est-ce la fureur des aquilons? Est-ce un bouleversement du globe? Est-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans? Je l'ignore: mais enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérans devoient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

Nous nous hâtâmes de sortir de ces lieux, et bientôt nous fûmes attirés par les sons mélodieux de une lyre¹, et par des voix plus touchantes encore: c'étoit la *Théorie*, ou députation que ceux de Delphes envoient de neuf en neuf ans à Tempé². Ils disent qu'Apollon étoit venu dans leur ville avec une couronne et une branche de laurier cueil-

¹ Plut. de music. t. 2, 220.

p. 1136. Mém. de l'Acad.

² Ælian. var. hist. l. 3, des bell. lettr. t. 13, pag. cap. 1.

lies dans cette vallée, et c'est pour en rappeler le souvenir qu'ils font la députation que nous vîmes arriver. Elle étoit composée de l'élite des jeunes Delphiens. Ils firent un sacrifice pompeux sur un autel élevé près des bords du Pénée; et après avoir coupé des branches du même laurier dont le dieu s'étoit couronné, ils partirent en chantant des hymnes.

En sortant de la vallée, le plus beau des spectacles s'offrir à nous. C'est une plaine couverte de maisons et d'arbres, où le fleuve, dont le lit est plus large et le cours plus paisible, semble se multiplier par des sinuosités sans nombre. A quelques stades de distance paroît le golfe Thermaïque; au-delà se présente la presqu'île de Pallène, et dans le lointain le mont Athos termine cette superbe vue ¹.

Nous comptions retourner le soir à Gon-nus; mais un orage violent nous obligea de passer la nuit dans une maison située sur le rivage de la mer: elle appartenoit à un Thes-salien, qui s'empressa de nous accueillir. Il avoit passé quelque temps à la cour du roi Cotys, et pendant le souper il nous raconta des anecdoctes relatives à ce prince.

Cotys, nous dit-il, est le plus riche, le plus voluptueux et le plus intempérant des rois de Thrace. Outre d'autres branches de revenus,

¹ Stuart. note manuscrite.

il tire tous les ans plus de 200 talens * des ports qu'il possède dans la Chersonèse ¹; cependant ses trésors suffisent à peine à ses goûts.

En été, il erre avec sa cour dans des bois, où sont pratiquées de belles routes: dès qu'il trouve sur les bords d'un ruisseau un aspect riant et des ombrages frais, il s'y établit, et s'y livre à tous les excès de la table. Il est maintenant entraîné par un délire qui n'ex-citeroit que la pitié, si la folie jointe au pouvoir ne rendoit les passions cruelles. Sa-vez-vous quel est l'objet de son amour? Mi-nerve. Il ordonna d'abord à une de ses maî-tresses de se parer des attributs de cette di-vinité; mais comme une pareille illusion ne servit qu'à l'enflammer davantage, il prit le parti d'épouser la déesse. Les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence: j'y fus invité. Il attendoit avec impatience son épouse: en l'attendant, il s'enivra. Sur la fin du repas, un de ses gardes alla, par son ordre, à la tente où le lit nuptial étoit dres-sé: à son retour, il annonça que Minerve n'étoit pas encore arrivée. Cotys le perça d'une fleche qui le priva de la vie. Un autre garde éprouva le même sort. Un troisième, instruit par ces exemples, dit qu'il venoit de voir la déesse, qu'elle étoit couchée, et qu'elle

* Plus d'un million qua-tre-vingt mille livres. Demosth. in Aristocr. p. 743.

attendoit le roi depuis long-temps. A ces mots, le soupçonnant d'avoir obtenu les faveurs de son épouse, il se jette en fureur sur lui, et le déchire de ses propres mains ¹.

Tel fut le récit du Thessalien. Quelque temps après deux frères, Héraclide et Python, conspirèrent contre Cotys, et lui ôtèrent la vie. Les Athéniens ayant eu successivement lieu de s'en louer et de s'en plaindre, lui avoient décerné, au commencement de son règne, une couronne d'or avec le titre de citoyen : après sa mort, ils déférèrent les mêmes honneurs à ses assassins ².

L'orage se dissipa pendant la nuit. A notre réveil, la mer étoit calme et le ciel serein ; nous revinmes à la vallée ; et nous vîmes les apprêts d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans, en mémoire du tremblement de terre qui, en donnant un passage aux eaux du Pénéé, découvrit les belles plaines de Larisse.

Les habitans de Gonnus, d'Homolis et des autres villes voisines arrivoient successivement dans la vallée. L'encens des sacrifices brûloit de toutes parts ³ ; le fleuve étoit couvert de bateaux qui descendoient et montoient sans interruption. On dressoit des tables dans les bosquets, sur le gazon, sur

¹ Athen. l. 12, c. 8, p.

531.

² Demosth. in Aristocr. p. 744.

³ Athen. l. 14, p. 639.

Ælian. var. hist. l. 3, c. 1, Meurs. in *Péloor.*

les bords du fleuve, dans les petites îles, auprès des sources qui sortent des montagnes. Une singularité qui distingue cette fête, c'est que les esclaves y sont confondus avec leurs maîtres, ou plutôt, que les premiers y sont servis par les seconds. Ils exercent leur nouvel empire avec une liberté qui va quelquefois jusqu'à la licence, et qui ne sert qu'à rendre la joie plus vive. Aux plaisirs de la table se mêloient ceux de la danse, de la musique et de plusieurs autres exercices qui se prolongèrent bien avant dans la nuit.

Nous retournâmes le lendemain à Larisse, et quelques jours après nous eûmes occasion de voir le combat des taureaux. J'en avois vu de semblables en différentes villes de la Grèce ¹ ; mais les habitans de Larisse y montrent plus d'adresse que les autres peuples. La scène étoit aux environs de cette ville : on fit partir plusieurs taureaux, et autant de cavaliers qui les poursuivoient et les aiguillonoient avec une espèce de dard. Il faut que chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il coure à ses côtés, qu'il le presse et l'évite tour-à-tour, et qu'après avoir épuisé les forces de l'animal, il le saisisse par les cornes, et le jette à terre sans descendre lui-même de cheval.

¹ Plin. l. 8, c. 45, t. 10, p. 498. Salmas in Pol. l. 1, p. 474. Sueton. in Claud. c. 21. Heliod. *Æthiop.* lib.

Quelquefois il s'élance sur l'animal écumané de fureur, et malgré les secousses violentes qu'il éprouve, il l'atterre aux yeux d'un nombre infini de spectateurs qui célèbrent son triomphe.

L'administration de cette ville est entre les mains d'un petit nombre de magistrats qui sont élus par le peuple, et qui se croient obligés de le flatter et de sacrifier son bien à ses caprices¹.

Les naturalistes prétendent que depuis qu'on a ménagé une issue aux eaux stagnantes qui couvroient en plusieurs endroits les environs de cette ville, l'air est devenu plus pur et beaucoup plus froid. Ils citent deux faits en faveur de leur opinion. Les oliviers se plaisoient infiniment dans ce canton; ils ne peuvent aujourd'hui y résister aux rigueurs des hivers; et les vignes y gèlent très-souvent, ce qui n'arrivoit jamais autrefois².

Nous étions déjà en automne: comme cette saison est ordinairement très-belle en Thessalie, et qu'elle y dure long-temps³, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines: mais le moment de notre départ étant arrivé, nous résolûmes de passer par l'Épire, et nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pied du mont Pindus.

¹ Aristot. de repub. l. 5, c. 20.
² Id. hist. plant. lib. 3, c. 6, p. 394.
Théophr. de caus. plant. l. 1, c. 7.

³ Id. hist. plant. lib. 3, c. 7.

CHAPITRE XXXVI.

Voyage d'Épire, d'Acarnanie et d'Étolie.
Oracle de Dodone. Saut de Leucade*.

Le mont Pindus sépare la Thessalie de l'Épire. Nous le traversâmes au dessus de Gomphi¹, et nous entrâmes dans le pays des Athamans. De là nous aurions pu nous rendre à l'oracle de Dodone, qui n'en est pas éloigné; mais outre qu'il auroit fallu franchir des montagnes déjà couvertes de neige, et que l'hiver est très-rigoureux dans cette ville², nous avons vu tant d'oracles en Béotie, qu'ils nous inspiroient plus de dégoût que de curiosité: nous prîmes donc le parti d'aller droit à Ambracie par un chemin très-court, mais assez rude³.

Cette ville, colonie des Corinthiens⁴, est située auprès d'un golfe qui porte aussi le nom d'Ambracie⁵**. Le fleuve Aréthon coule à son couchant; au levant, est une colline où l'on a construit une citadelle. Ses murs

* Voyez la carte générale de la Grèce.

¹ Liv. l. 32, c. 14.

² Homer. Iliad. 2, v. 750.

³ Liv. ibid. c. 15.

⁴ Thucyd. l. 2, c. 80.

⁵ Strab. lib. 7, p. 325.

** Ce golfe est le même que celui où se donna depuis la célèbre bataille d'Action. Voyez-en le plan et la description dans des Mem. de l'Acad. des bell. lettr. t. 32, p. 513.